

1

Cathédrale

30 juin 1997. Cathédrale Notre-Dame de Paris.

La cérémonie, grandiose, se déroule en présence de Jacques Chirac, président de la République. Suivant la dépouille du défunt, la famille et les proches entrent par le portail de la grande nef. Certains de son équipe, qui ont travaillé avec lui pendant trente ans – parfois davantage –, sont retenus par des gardes qui les prient de passer par les portes latérales. Selon quels critères ?

Devant le cercueil recouvert du drapeau tricolore, et sur lequel a été déposé le bicorne d'académicien de l'ancien officier de la Royale, se tient sa veuve. Au premier rang, vêtue de noir comme il se doit, elle est entourée de ses deux très jeunes enfants. Je suis à leurs côtés !

Les chœurs sont magnifiques. Assis, seul, devant les autres participants à la cérémonie, ainsi que le veut le protocole, le président de la République. Derrière lui, de nombreuses personnalités représentent le monde de la politique, de la culture, des arts, de la science. Il y a aussi ses pairs de l'Académie française : Hélène Carrère d'Encausse, Alain Decaux, Bertrand Poirot-Delpech et bien d'autres... Quelques ministres également, Dominique Voynet pour l'Environnement, Louis Le Pensec

pour l'Agriculture et la Pêche... À leurs côtés, le maire de Paris et son épouse, le préfet de police de Paris et celui de la région Île-de-France.

Autre personnalité à partager avec le défunt la première place dans le cœur des Français, l'Abbé Pierre concélébre la messe. Pragmatique, précis, raisonneur et spirituel à la fois, il appelle à « réfléchir ». Réfléchir à ce que l'œuvre et le témoignage de celui qu'on accompagne aujourd'hui, ses actions bien sûr, mais aussi ses engagements, ont pu nous enseigner et nous permettre de comprendre du monde. De nous-mêmes aussi. Réfléchir à tout ce qui, dans son œuvre, rend « les hommes davantage humains ».

Le cardinal Lustiger prononce une homélie à la mémoire de « ce poète d'un réel inaccessible », avant de conclure : « En moins d'un demi-siècle, il a fait découvrir à l'humanité entière par son ingéniosité, son savoir-faire, l'immense domaine sous-marin. Il nous l'a fait découvrir en images alors que la plupart d'entre nous ne pénétrons jamais dans les profondeurs des mers. »

Bien qu'il soit né dans une famille de tradition catholique, je m'interroge : à combien de messes, le défunt, pour lequel l'Église déploie ainsi ses fastes, a-t-il bien pu assister dans sa vie ? Deux, c'est certain. Mais guère plus. D'abord, à l'occasion de son mariage, en l'église Saint-Augustin. Ensuite ? Pour son mariage toujours. Le second. Près de cinquante ans plus tard. Je me souviens de l'étonnement que j'ai ressenti alors. Comment lui qui n'avait jamais été pratiquant, ni même croyant pendant longtemps, pouvait-il s'avancer ainsi jusqu'à l'autel, s'agenouiller devant, les yeux baissés, et tirer la langue pour recevoir l'hostie ? Qu'il se soit marié pour la première fois à l'église, rien que de très banal. En 1937, il

était impensable que l'union d'un officier de Marine et d'une toute jeune fille issue de la haute bourgeoisie ne soit pas célébrée religieusement.

Mais se prêter à ce jeu, à l'occasion de son second mariage... D'autant que, si la mariée du jour approchait la cinquantaine, le marié, lui, flirtait sérieusement avec les quatre-vingts ans. Que durent-ils en penser, ses deux jeunes enfants portant un autre nom, auxquels longtemps on avait fait croire que leur père était leur grand-père ? Le voir ainsi, l'air recueilli, m'étonna... Décidément, cet homme que j'ai pourtant côtoyé, au quotidien et dans la plus proche intimité, pendant tant d'années me surprendrait toujours !

Cette démonstration de piété soudaine souleva chez moi bien des questions. Sur lui, bien évidemment. Sur l'Église également. Comment un prêtre pouvait-il donner la communion, c'est-à-dire l'absolution, à un homme qui avait eu deux enfants avec une femme, alors qu'il était marié à une autre ? Lorsque, plus tard, je lui en fis la remarque, JYC me répondit de son habituel ton assuré :

— C'est que j'ai eu l'absolution de tous mes péchés.

Je ne pus m'empêcher de lui rétorquer :

— Au moins, on t'aura fait un prix de gros...

Il éclata de rire. Puis, passant son bras autour de mes épaules, ainsi qu'il en avait l'habitude dès lors qu'il voulait séduire – ou convaincre – son interlocuteur, il répondit, le plus sérieusement du monde :

— Tu sais, Jean-Michel, c'est le révérend père Carré qui m'a remis de tous mes péchés. Afin de pouvoir me marier religieusement, dans cette chapelle où il exerce son sacerdoce.

À croire qu'être immortel cela crée des liens. Cela m'ouvrait des horizons, moi qui n'avais jamais imaginé l'Académie française comme étant un lieu de « copinage » !

L'idée provoque toujours le même petit sourire sarcastique en moi, tant elle révèle l'hypocrisie de l'âme humaine. J'ose espérer que la sortie de la messe que l'on célèbre aujourd'hui sera empreinte de dignité, contrairement à cette fameuse messe de mariage que j'évoquais plus haut. Pour dérouter les curieux et les photographes, le vieux marié était sorti avec, à son bras, la demi-sœur de la mariée. De son côté, celle-ci sortit, un peu plus tard, au bras d'un autre homme. Comment un personnage d'une telle envergure avait-il pu se prêter à cette mascarade ?

À l'extérieur de Notre-Dame, la foule se presse. Des gens de tous âges, jeunes et moins jeunes, ont découvert, grâce à l'homme auquel on rend un dernier hommage aujourd'hui, un monde étonnant et superbe. Un monde étranger dans lequel il a osé pénétrer et se glisser, de façon à le rendre, sinon familier, du moins accessible. Par son regard, le témoignage qu'il a su apporter, ne serait-ce que par caméra interposée, des centaines de millions de lecteurs, de spectateurs, partout dans le monde, se sont familiarisés avec un élément inconnu. Nombreux, ils sont là aujourd'hui pour dire leur gratitude.

« J'aurais aimé avoir la chance de l'approcher, la chance de travailler avec lui... et voilà qu'il est mort », déplore ce garçon de vingt-cinq ans qui collectionne les films et les livres du défunt. En témoignage de son admiration, il agite le fameux bonnet de laine rouge qui est devenu le signe de reconnaissance de l'immortel que l'on accompagne aujourd'hui vers sa dernière demeure.

Les grandes orgues grondent.

Ce sont les obsèques d'un homme de la mer que l'on célèbre. Les fusiliers marins qui portent le cercueil sont

là pour le rappeler. Émus, maladroits, ceux de l'équipage escortent pour la dernière fois « leur » commandant... Un homme distant, volontiers autoritaire et pas toujours très chaleureux. Un homme qui jouait avant tout la carte de l'efficacité. Mais un homme à l'indéniable charisme, qui obtenait toujours ce qu'il voulait. Je suis l'un des rares à avoir osé l'affronter, je peux en témoigner.

La cérémonie touche à sa fin. Le goupillon passe de main en main, de personnalité en personnalité.

Tandis que « ses » hommes emportent sa dépouille sous un ciel dont la grisaille est digne d'un mois de novembre, je ne peux retenir un sourire qui pourrait être mal interprété. Pourtant, il n'exprime jamais que ma reconnaissance envers l'homme qui m'a fait découvrir la mer, source de vie.

Fin de l'adieu solennel à « l'homme qui aimait la mer »...

Demain, cette cérémonie fera la une des journaux, partout dans le monde. Dans deux jours, le cercueil sera inhumé dans le caveau familial, à Saint-André-de-Cubzac. Étrange destination finale pour un homme dont la première épouse, la compagne d'une vie, ainsi que le fils cadet furent « immergés ». Moi aussi, on me mettra à l'eau... Pourquoi inhumer l'homme qui a été, durant tant d'années, l'amant de la *Calypso*? Un homme de la mer.

Pour la dernière fois, je salue le cercueil qui emporte le commandant Cousteau.

Je salue mon père.

2

Mon arrivée

Je suis arrivé le 6 mai 1938 chez un couple dont le moins que l'on puisse en dire est qu'il était loin d'être comme les autres. À la fois conventionnel et bourgeois – tradition oblige – mais tout aussi riche de fantaisie, de curiosité et de passions...

11 juillet 1937. Il vient d'avoir vingt-sept ans ; silhouette élégante dans son uniforme à boutons dorés, l'officier de Marine Jacques-Yves Cousteau épouse, « pour le meilleur et pour le pire », la très jolie Simone Melchior.

La légende familiale veut que les jeunes gens se soient croisés pour la première fois quelques années auparavant. C'était au Japon, à l'occasion d'une réception officielle. Mon père faisait alors, comme tout aspirant de Marine digne de ce titre, l'habituel tour du monde sur la *Jeanne d'Arc*. Lors d'une escale, l'officier fut tout naturellement invité chez ce résident français, un ambassadeur en quelque sorte, qu'était Henri Melchior, le père de la jeune fille. Elle n'avait pas seize ans et poursuivait un rêve. Non, il n'était pas question pour elle de prince charmant. La jeune Simone était trop réaliste, elle avait les pieds sur terre, si l'on peut parler ainsi de la

femme qui vécut la plus grande partie de sa vie sur la *Calypso*.

Simone Melchior a passé une grande partie de son enfance à Kobé. Ces années au Japon ont influencé toute sa vie ; son comportement, sa façon de s'habiller, son alimentation. Kobé est un port du Japon, sur la baie d'Osaka, où son père, ancien capitaine de frégate, jouissait d'une brillante situation. Dans les années 1930, Henri Melchior était directeur de la filiale locale d'Air Liquide. Ce poste lui valait de recevoir les Français de marque lorsqu'ils passaient en Extrême-Orient, du moins dans son secteur. Je crois savoir que c'est à l'occasion de l'une de ces réceptions que ma mère, encore enfant, succomba au charme de l'uniforme.

Petite-fille de l'amiral Jules-Bernard-François Melchior du côté paternel, Simone était aussi l'arrière-petite-fille de l'amiral Charles-Joseph Baëhme, et la petite-fille de l'amiral Jean Baëhme. Autant dire qu'elle avait du sang de marin. Et peut-être mieux encore ! Ceux qui l'ont bien connue aimaient à dire à son propos : « Simone a de l'eau de mer dans les veines. » Le déroulement de sa vie ainsi que son comportement peuvent le laisser supposer.

Tout comme ses glorieux ancêtres, Simone n'avait qu'un rêve : prendre la mer. Malheureusement pour elle, c'était encore interdit aux filles de sa génération. Alors, pour commencer, la jeune Simone Melchior prit la mer par mari interposé. Pionnière, aventurière aussi, parmi les femmes de son milieu comme de sa génération, Simone Melchior se choisit un mari. Pas si mal, en l'occurrence...

Mon père est né à Saint-André-de-Cubzac, petite ville proche de Bordeaux, en Gironde, où son grand-père maternel était pharmacien. C'est chez celui-ci que sa

mère, Élisabeth, viendra se réfugier, quelques années plus tard, lorsque son mari sera mobilisé, pendant la guerre de 14-18. Elle était accompagnée de ses fils, Pierre-Antoine et Jacques-Yves. Saint-André-de-Cubzac est un charmant village, mais il n'est ni moderne, ni confortable. « Il n'y avait pas encore l'électricité, du temps de ma jeunesse », se souvenait mon père. Cela lui permit sans doute de développer cette imagination, cette capacité à réaliser l'irréalisable, qui furent les traits marquants de sa personnalité tout au long de sa vie : « Enfants, nous attendions avec impatience les aventures qui ne manquaient pas de surgir après le déclin du jour. »

Au gré de son imagination, d'étranges personnages sortaient de l'ombre pour devenir soudain réels. Réels?... Je n'oserais pas l'avancer. Poétiques? Personne ne saurait en douter...

Jacques a dix ans lorsqu'il découvre les plaisirs de la plongée, au bord du lac Harvey's, dans le Vermont, aux États-Unis. Il est dans un camp de jeunes gens où son père l'a envoyé pour l'été. C'est un camp d'initiation à l'art équestre. Cela tombe mal pour Jacques qui déteste les chevaux et, du coup, ne manque pas de tomber. Il refuse obstinément de monter, ce qui lui vaut d'être régulièrement puni.

— Puisque c'est ainsi, lui intime un professeur, pendant que tes camarades feront du cheval, tu plongeras dans le lac et tu ramasseras les branches d'arbres qui y sont tombées. Elles sont dangereuses pour ceux qui plongent.

En fait de punition, le jeune garçon y voit plutôt une récompense ! Ne s'enchantait-il pas à la lecture d'histoires racontant comment les premiers aventuriers américains faisaient perdre leur trace aux Indiens ? Pour cela,

il leur suffisait de plonger dans les eaux des lacs ou des rivières et, afin de ne pas se faire repérer, de retenir leur souffle. Et, bientôt, ils respiraient silencieusement par les tiges creuses des roseaux.

Jacques-Yves s'exerce si bien que respirer par les fameuses tiges creuses des roseaux devient bientôt un jeu d'enfant. C'est pourquoi je peux affirmer aujourd'hui que les premières explorations subaquatiques de Jacques-Yves Cousteau datent de cette époque !

On peut d'ailleurs supposer que ces expériences seront, moins de vingt ans plus tard, à l'origine du fameux détendeur Cousteau-Gagnan...

Dans les années 1920, Jacques et son frère Pierre-Antoine quittent Saint-André-de-Cubzac pour New York, 95^e Rue. Leurs parents les inscrivent dans un cours privé de Manhattan où la scolarité fait la part belle au base-ball, au basket-ball comme à la self-discipline. Ce mode d'éducation a pour Jacques la saveur des grandes vacances. Il a toujours mal supporté la rigueur de l'enseignement que l'on pratiquait à l'époque en France. Aujourd'hui, ces différences d'enseignement entre la France et les États-Unis n'ont guère changé.

Jamais, malgré une intelligence vive que ne contestera aucun de ses professeurs dans les nombreux lycées où il fit ses classes, Jacques-Yves ne sera ce qu'il est convenu d'appeler un bon élève. Il ne manifeste que peu d'intérêt pour les études. Ainsi, au moment de passer son baccalauréat, il va sur ses vingt ans. Son frère, lui, fut bachelier à dix-sept ans ! Néanmoins, bien qu'il ait pris le temps de la réflexion, Jacques-Yves ne sait toujours pas ce qu'il fera « après ».

Médecine, cinéma, aviation, marine... Autant d'orientations qui le tentent également. Finalement, la Royale

l'emporte. Il est reçu brillamment, c'est-à-dire parmi les premiers, au concours d'entrée à l'École navale. Surprenant, pour un jeune homme qui n'a aucune affinité pour la discipline ! « Brillamment », mais aussi par un étrange concours de circonstances. Mon cousin Jean-Pierre ne manque jamais de le rappeler, avec un amusement non dissimulé.

Jean-Pierre était le fils de Pierre-Antoine et le neveu de JYC et de ma mère la Bergère, qui l'a toujours considéré comme l'un des « siens », est donc mon cousin. Mieux encore, il était pour moi un frère. Enfants, les vicissitudes de la vie nous ont rapprochés, au point que mes parents ont tenu lieu de parents d'adoption à mes cousins, en quelque sorte.

À l'âge où les choix s'imposent, Jean-Pierre se dirigea vers la médecine. Spécialité : cardiologie. Il a d'ailleurs suivi la santé de mon père jusqu'à la fin de sa vie. Il connaît bien le parcours « de cœur » du commandant. Et s'en amuse :

— Il n'aurait jamais dû être jugé apte à intégrer « Navale ». Il eut, très jeune, un souffle au cœur ! Rien de bien grave, la suite de son parcours le prouve. Il a pu plonger très tard, jusqu'à un âge avancé. Néanmoins, il y avait matière à le réformer, la Marine – et c'est normal – évitant de prendre des risques vis-à-vis de ceux qu'elle engage : le moindre problème physique pourrait lui coûter très cher. Des mois et des années de pension... Donc, outre les épreuves écrites et orales, tout candidat à Navale se doit également de faire la preuve de son aptitude physique, le concours d'entrée s'accompagnant d'un examen médical.

Jacques-Yves Cousteau le sait, il a un souffle au cœur. Rien de grave. Il ne s'agit jamais que d'une légère anomalie contractée à l'occasion d'une maladie infantile, à

une époque où l'on ne jouissait pas encore des bienfaits de la pénicilline ou des antibiotiques.

Mais, parmi toutes les différentes directions qui l'attirent, le jeune homme a enfin fait son choix. Il fera Navale. Néanmoins, remporter avec succès les épreuves écrites et orales ne suffit pas. Il faut aussi passer un examen médical. Son tour arrivé, Jacques-Yves se déshabille. Après avoir répondu au questionnaire, que le médecin commente : « Bon pour... », Jacques-Yves se doit de faire part de ses motivations au médecin qui, de nouveau, conclut : « Bon pour... ». Il s'apprête à souffler dans un appareil pour prouver qu'il a le souffle nécessaire... Mais il éprouve une légère angoisse... Et si... Le médecin s'apprête à poser son stéthoscope sur le cœur du jeune candidat. Il va, c'est certain, celui-ci le redoute, « entendre » ce souffle qui pourrait bien lui être fatal. Navale... ce serait fichu pour lui. Il serre les dents... Sa réponse est prête : non, il n'a jamais ressenti le moindre symptôme. D'ailleurs, ne plongeait-il pas, lorsqu'il était adolescent, dans les eaux du lac, aux États-Unis? Le jeune candidat n'ose pas essayer les perles de sueur qu'il sent ruisser sur son front. Si près du but... Une voix demande alors le médecin... Celui se lève, se tourne vers le jeune homme :

— Ne bougez pas, je reviens...

Torse nu, épaules tendues, Jacques-Yves retient son souffle. L'homme à la blouse blanche revient, stéthoscope à la main. Il demande :

— Vous? Je vous ai bien examiné, n'est-ce pas?

— Oui, oui, répond le jeune homme, le ton soudain assuré.

— Apte à... Au suivant! clame alors l'homme à la blouse blanche.